

## Ö mon cœur

**Catherine Rossi**

*Ô mon cœur, rappelle-toi tout le passé,  
D'autres l'ont connu,  
Mais sans comprendre ce qui nous est arrivé.  
Je partageais loyalement l'angoisse de mon ami  
Et m'efforçais sans faille de lutter contre le mal.  
Mon secret, divulgué, a fait la joie de mes censeurs,  
Devenant pour eux sujet de commérages.  
Sagacité et expérience m'obligent à dire avec insistance  
Aux poètes inspirés  
« En l'amitié, il ne faut plus croire ! »<sup>1</sup>*

« *Matdoum El-Hikma* » tournait dans ma tête. Et puis quelques banalités qui n'avaient pas la poésie de la *qacydat*.

Que de fois l'a-t-on répété... « Les secrets doivent être bien gardés... » Et les secrets d'amour plus que les autres... L'amour est toujours incompris. Il suscite l'envie. De tous ceux qui ne sont plus aimés, de ceux que l'amour a délaissés ou laissés sur le bord du chemin. Donc si l'on aime, il n'en faut rien dire et se cacher.

Se cacher... Mais il paraît que cela se voit, dans les yeux, sur

---

1. *Istikhbar* de « *Matdoum El-Hikmat* », « Sagesse ne perdure » - Auteur Mohammed Ben 'Ali Errzine – Interprète : El-Hachemi Guerouabi – LGM

le visage, à l'allure... D'ailleurs, c'est simple : sitôt arrivée dans la ville, tous les gens qui me connaissaient et que je croisais, me disaient que j'avais rajeunie, que j'étais rayonnante... Les plus hardis, des femmes souvent, me disaient que j'étais amoureuse... C'était un choc, comme une gifle. J'aurais dû répondre pour nier. Prendre un air scandalisé... Mais, j'en étais bien incapable ! Le corps libre et délié, je riais ! Je sentais mes joues plus roses, mes lèvres plus tendres et je savais que mes yeux brillaient... Je me sentais en connivence avec la terre entière et le ciel réunis... çà, c'était à l'origine du secret, quand il est né, à la fin de l'hiver. Il a duré tout un été.

« Secret de polichinelle ». Un secret doit rester secret et ne le reste jamais... D'ailleurs s'il restait dissimulé, il disparaîtrait, sombrant dans l'oubli. Un secret doit être connu d'au moins quelques personnes pour exister. C'est là le paradoxe. Il faut la volonté de l'énoncer pour qu'il naisse et quelques confidences pour qu'il perdure. Sans allusion, il disparaît. Le secret absolu n'existe pas. Ne plus le suggérer le conduit à l'oubli, à son propre anéantissement. Il faut rester frémissant, voilà, sans trop d'opacité. Il convient si bien à l'amour ! Tout porte les amants à vouloir partager leur bonheur et à se confier. Tout les incite à dévoiler ce qu'ils vivent d'exceptionnel. Pourtant, ces secrets-là, plus que les autres, doivent rester cachés pour tôt ou tard se dévoiler. Si bien que revient encore la sentence de la *qacydat* : les commérages, parce que les yeux ne mentent pas.

Je pensais que tout ceci était lié à la ville, à ces rengaines qui couraient les rues et que tout le monde connaissait, qui disaient la force de l'amour, la magie des regards, la souffrance des amants séparés, le bonheur fou de leur union. Mais toutes les chansons finissaient mal, comme toutes les histoires d'amour. J'aurais dû prévoir. Fatalement, le secret des amants est découvert, trahi par les rumeurs, déshonoré par les commérages... J'aurais dû savoir

parce que moi aussi maintenant, je connaissais tout cela. Je savais aussi qu'en d'autres lieux, tout était différent. Que la ville y était pour quelque chose. Que c'était elle qui entretenait les secrets et décidait de leur révélation. Mais je pensais encore qu'étrangère, je n'avais rien à redouter. Qu'elle m'épargnerait. Que la sentence des *qaçayd* ne me concernait pas.

Je m'étais laissée bernée : quand je quittais la ville, en effet, le secret perdait de son pouvoir. Je pouvais écouter la chanson en boucle, la fredonner, je n'en sentais plus les effets. J'étais chez moi. Le secret était enfermé dans un coffret doré, où je rangeais mes bagues chaque soir. Je baissais le couvercle, bouclais la serrure et dormais tranquillement. Bien sûr, les jours étaient gris et j'avais mauvaise mine. Mais peu importe, tout dormait et le secret restait bien caché. Dans ma ville, il n'avait d'ailleurs aucune importance : il n'existait plus.

C'était donc la ville qui produisait cet effet ! J'en eus la confirmation au retour suivant. L'automne finissait. La baie se déchirait entre brume et soleil, comme l'hésitation du bonheur devant la menace des chagrins. Moi, j'avais retrouvé la ville blanche et le secret si bien gardé pendant tous ces mois d'absence. Tout au moins aurait-il dû l'être et le rester.

À peine sortie de l'aéroport, sur la route qui longe la mer, sous le ciel en émoi et indécis, je ne pensais à rien. Sauf au plaisir d'être là et de retrouver l'objet de mon « secret si bien gardé ». Il était à côté de moi et conduisait. La chanson, que je pensais avoir oubliée, revint de suite, là dans la voiture. Il suffisait de suivre la route de la mer, de voir les collines se profiler au dessus de la baie, la blancheur de la ville, de sentir ses odeurs mêlées de goudron surchauffé et de gasoil, de prendre le vent à la fenêtre de la voiture... De sentir sa présence... Le secret en était bien un ! Mais quel était-il ?

Et puis l'hôtel. Peu de mots, des gestes, les rideaux tirés, la

lumière éclatante du dehors repoussée, les draps froissés. Le secret me fit mal. Je ne dis pas qu'il était le mal parce que cette notion ne me préoccupe pas. Mais j'avais mal. Plus tard, en descendant seule les escaliers qui mènent au centre de la ville, je sentais un poids, non pas une douleur, mais un vide, une douceur envolée ou perdue et qui bizarrement me pesait. Comme si...

Ô mon cœur, ma tendresse, où es-tu ? Le secret s'était matérialisé dans le petit coffret doré ; il était bien fermé le jour, tapissé de velours rouge. Il était le symbole de cette tendresse, perdue. Le coffret était resté chez moi et j'avais hésité à le glisser dans la valise... Le secret s'en est-il échappé ?

Les secrets sont-ils à ce point volatiles ou relatifs ? Sont-ils soumis à ces lois implacables qui les veulent tels en un lieu et différents ailleurs, tels en un instant et autres le suivant ? Je n'y pouvais croire. Ce qui me semblait solide et bien gardé, pouvait s'enfuir, s'ébruiter, se murmurer, se voir, se dire et se répéter. Comme disparaître et s'évaporer.

Après avoir vu la mer et le port, je remontais les escaliers, le cœur lourd, les jambes flageolantes, l'esprit en déroute. Au tournant d'une rue, là où l'on aperçoit à nouveau le port par delà les immeubles blancs aux balcons bleus, il y a toujours un bosquet de jasmin. Blancs, des pétales tombés sur le sol. Certains gris et froissés, piétinés par les passants. La vue des corolles m'affligea subitement de façon stupide et démesurée. Une bouffée de mélancolie, une peine, un chagrin lourd, le poids du secret bien gardé qui pourtant filait au vent. A l'angle de la rue, le souffle chaud venu du désert, humide des embruns de la mer, me saisit des pieds à la tête. J'avais chaud, beaucoup trop chaud, trop habillée pour cette ville, les joues en feu par l'effort de la montée, la tête dans les senteurs de jasmin. Mon cœur asséché par le reflux de la tendresse et qui tapait trop fort ; la gorge serrée. Assoiffée. De quoi ?

D'un brin de jasmin blanc, on ne peut rien dire ; l'on ne devrait rien déduire et surtout pas s'affliger. Sauf qu'il est blanc d'innocence. Éphémère. Son secret s'évente dans son parfum et il fane. Symbole de la transparence d'un instant sans conséquences. Cette affaire de secret finissait par me gêner. Dissimulation, mensonge. Tout ce que je déteste. Certes j'aime cultiver mes petits secrets et goûter la saveur de cacher certaines choses, de laisser suggérer ce qui peut l'être sans mentir. C'est sans doute dans ma nature. Une véritable culture, comme celle d'un jardin où croissent les essences choisies par le jardinier. Jardin secret découvert par exception.

Mais dans cette ville, le secret n'avait pas ce sens privilégié, protégé par l'intimité et la discrétion. Il virait tout de suite comme un parfum trop lourd. La curiosité s'en mêlait puis la médisance. Les ragots dévalaient les escaliers aussi vite que les ruisseaux par jour de pluie. Les rumeurs enflaient telles les nuées d'orage. Les écharpes de brume qui dévoilaient la baie levaient le rideau sur des petites histoires qui faisaient mal et salissaient tout. La ville soufflait le chaud et le froid. L'air peut y être lourd et suffocant, puis glacial l'instant d'après, agité par un vent mauvais, par quelques tempêtes sur la mer. Il faut y redouter les orages comme les coups de tonnerre dans un ciel serein. La ville vivait ainsi, chahutée par les défis du temps, les caprices des éléments. Elle. Elle était responsable de tout.

Dans la soirée, le téléphone sonna. C'était lui « *Ô mon cœur, ô ma tendresse* ». Celui pour qui j'étais encore revenue. Celui que la ville semblait m'avoir volé. Et doublement. En descendant les escaliers, je savais qu'il s'était produit quelque chose. Qu'une partie du bonheur passé s'était envolé. Que ce n'était plus ça. En les remontant, pour rentrer à l'hôtel, je savais que le seul secret était celui de l'amour d'une ville et non d'un homme. C'était d'elle que j'étais amoureuse et de personne d'autre.

Puis donc, il y eut ce coup de téléphone. Très simple. En arrivant de l'aéroport, nous avons été vus. « Le secret était divulgué et ferait la joie des censeurs » comme disait la chanson ! Il s'était éventé. Envolée avec lui, ma tristesse tombée en pétales blancs au coin d'une rue. Et la ville me donnait toujours les joues roses et le cœur léger !

☆☆☆



©Hugnette Martel, *Lit à deux places*, huile, New York, 2007, 15 x 20 cm.